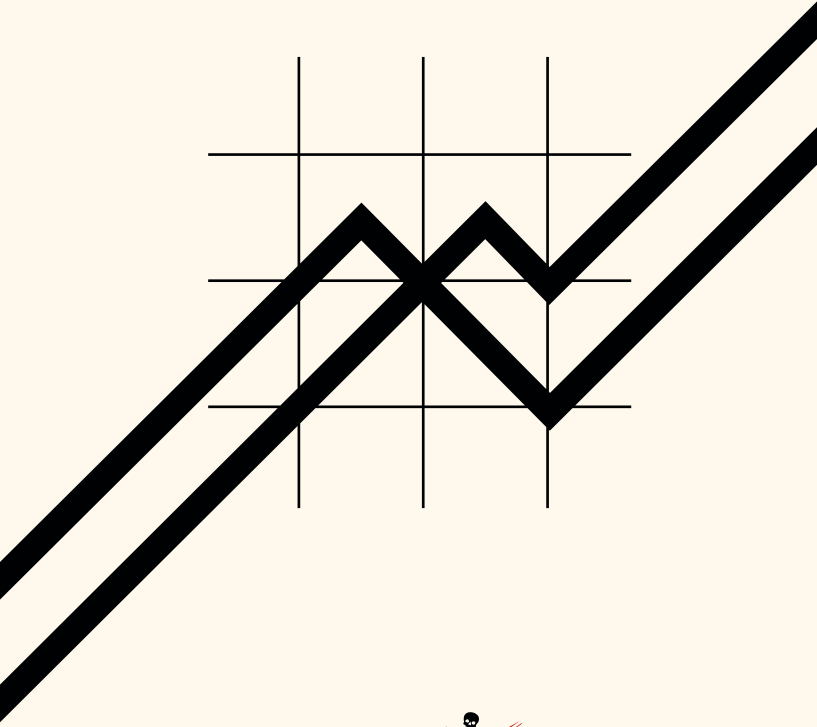


B. TRAVEN

LE GROS CAPITALISTE



LE GROS CAPITALISTE

B. TRAVEN

LE GROS CAPITALISTE

ET AUTRES TEXTES

*Traduit de l'allemand
par Adèle Zwicker*



LIBERTALIA

SUR LE MÊME AUTEUR, AUX ÉDITIONS LIBERTALIA :

Rolf RECKNAGEL

B. Traven, romancier et révolutionnaire

Actualité & catalogue complet : editionslibertalia.com

AVERTISSEMENT

On trouvera ci-après quatre textes de B. Traven.

Le premier – *Le Gros Capitaliste* – est la version française de *Der Großindustrielle*, nouvelle extraite du recueil *Der Banditendoktor*, paru à la Büchergilde Gutenberg en 1955 (Francfort-sur-le-Main) ; on en connaissait une version publiée sous le titre *Chaîne de montage*, mais plus longue et traduite de l'américain par Claude Elsen.

Le second – *Administration indienne et démocratie directe* – est tiré de *Regierung* (1931). Il en existe aussi une traduction de l'anglais, réalisée par Jacqueline Castet.

Ces deux premiers textes, traduits de l'allemand par Adèle Zwicker et déjà publiés en brochure par la Petite Bibliothèque en mal d'aurore – Paris, 1998 –, puis repris par la revue *À contretemps*, sont complétés par quelques citations, ainsi que par un texte méconnu sur l'art, une lettre adressée aux antifascistes espagnols en 1938 et une notice biographique.

LE GROS CAPITALISTE
[*DER GROßINDUSTRIELLE*]

Dans un village indien de l'État de Oaxaca apparut un beau jour un Américain soucieux d'étudier le pays et les gens. En fouinant à droite et à gauche, il se retrouva devant la hutte d'un petit paysan indien qui profitait du temps libre que lui laissait la culture de son champ de maïs pour augmenter son modeste revenu en tressant de petits paniers.

Ceux-ci étaient faits de fibres de sisal que l'Indien colorait de teintures que lui fournissaient diverses plantes et écorces dont il les extrayait. Cet homme avait un tel talent pour tisser les brins de fibres multicolores qu'une fois achevé, le petit panier paraissait constellé de personnages, de motifs, de fleurs et d'animaux. Même sans être versé dans cet art, on pouvait voir que ces paniers n'étaient pas peints mais que leurs motifs étaient savamment entrelacés dans leur texture même : il suffisait de regarder à l'intérieur pour constater que ces décorations se retrouvaient à la même place sur leur surface externe. On pouvait s'en servir comme corbeilles à couture ou comme objets d'ornement.

Chaque fois que l'Indien avait confectionné une vingtaine de ces petits chefs-d'œuvre et qu'il pouvait quitter son champ pour la journée, il se levait à deux heures du matin pour se rendre à la ville où il allait les vendre au marché. La taxe pour avoir une place sur le marché lui coûtait dix centavos.

Quoiqu'il passât plusieurs jours à travailler sur chacun de ses petits paniers, il n'en réclamait que cinquante centavos. Mais quand un acheteur lui reprochait d'être beaucoup trop cher et se mettait à marchander, l'Indien descendait à trente-cinq, à trente et jusqu'à vingt-cinq centavos, sans savoir que c'est là le lot de la plupart des artistes.

Il arrivait assez souvent que l'Indien ne puisse pas vendre tous les petits paniers qu'il avait apportés au marché; car beaucoup de Mexicains se croient obligés de souligner le fait qu'ils sont civilisés et préfèrent de loin acheter un objet manufacturé qu'on produit à vingt mille exemplaires par jour mais qui porte l'estampille de Paris, de Vienne ou d'un atelier d'art de Dresde au lieu de savoir apprécier dans toute son originalité le travail d'un Indien de leur propre pays, qui n'en faisait pas deux qui fussent identiques.

Quand donc l'Indien n'avait pas réussi à vendre tous ses paniers, il allait les proposer de porte en porte où l'accueil qu'on lui réservait était empreint, selon les cas, de brusquerie, d'indifférence, de mépris ou d'ennui, traitement habituel envers les colporteurs, les représentants en livres ou en cadres.

L'Indien le supportait comme tous les artistes, seuls à être conscients de la valeur de leur travail, supportent pareils traitements. Il ne s'en formalisait pas et le prenait sans tristesse, sans aigreur et sans irritation.

Lors de cette tournée de porte en porte, on ne lui offrait souvent que vingt, voire même quinze ou dix centavos du panier. Et lorsqu'il lui arrivait d'en céder

pour cette misère, c'est fréquemment que, sous ses yeux, la femme prenait le petit panier, y lançait à peine un coup d'œil, et le jetait négligemment sur la première table avec l'air de dire : « C'est bien de l'argent jeté par les fenêtres, mais bon, je vais faire gagner quelques sous au pauvre Indien qui a fait une si longue route. »

« D'où es-tu donc ? Ah, de Tlacotepec. Écoute, ne pourrais-tu pas m'apporter deux ou trois dindes ? Mais il faudra qu'elles soient bien grasses et très bon marché, sinon je ne te les prendrai pas. »

Mais les Américains ne sont, à propos de petites merveilles de ce genre, pas aussi difficiles que les Mexicains qui, à quelques exceptions près, ne savent pas apprécier ce qu'ils ont sous la main dans leur pays. Même si l'Américain moyen est inapte à évaluer l'incomparable beauté de tels ouvrages, il ne manque pas de s'apercevoir immédiatement qu'il s'agit là d'art populaire et il est d'autant plus vite porté à l'identifier et l'apprécier qu'il n'existe pas chez eux.

Accroupi sur le sol devant sa hutte, l'Indien tressait ses petits paniers. L'Américain lui demanda :

« Combien coûte un panier, l'ami ?

— Cinquante centavos, *señor*, répondit l'Indien.

— Bon, j'en achète un, je connais quelqu'un à qui ça fera plaisir. »

Il s'était attendu à ce que le panier coûtât deux pesos. Lorsqu'il eut pleinement pris conscience de cela, il pensa aussitôt aux affaires. Il questionna l'Indien :

« Si maintenant je vous achetais dix de ces petits paniers, à combien me les feriez-vous pièce? »

L'autre réfléchit un moment et dit :

« La pièce vous coûterait alors quarante-cinq centavos.

— *All right, muy bien*, et si j'en achetais cent, combien la pièce? »

De nouveau, l'Indien prit un moment pour faire ses calculs :

« La pièce vous coûterait alors quarante centavos. »

L'Américain acheta quatorze paniers, tout ce que l'Indien avait en stock. Lorsqu'il fut convaincu d'avoir vu le Mexique et de connaître dans les moindres détails tout ce qui était digne d'intérêt à propos du pays et des Mexicains, il regagna New York. Puis, retourné à ses affaires, il repensa aux petits paniers.

Il se rendit chez un grand négociant en confiserie en lui disant :

« Je suis en mesure de vous fournir en petits paniers de cette sorte. Regardez quel emballage cadeau des plus originaux cela ferait pour présenter vos chocolats de luxe. »

Le confiseur examina le panier avec la plus grande attention. Il appela son associé, puis finalement son gérant aussi. Après concertation, le confiseur déclara :

« Je vous dirai demain le prix que je suis disposé à en donner. À moins que vous ne m'indiquiez le vôtre? »

— Je vous ai déjà dit que je ne me réglerai que sur votre offre, si vous êtes preneur. Je vendrai ces

paniers en exclusivité à la maison qui m'en offrira le plus. »

Le lendemain, l'expert en objets mexicains revint voir le confiseur, qui lui confia :

« Je pourrais tirer quatre, peut-être même cinq dollars d'un panier de bonbons au chocolat des plus fins. C'est l'emballage le plus joli et le plus original qu'on puisse présenter sur le marché. Je vous en offre deux dollars et demi pièce, fret et douane pour la marchandise rendue au port de New York à ma charge, expédition à la vôtre. »

Le voyageur de retour du Mexique fit ses calculs. L'Indien lui avait fait une offre de vente à quarante centavos pièce s'il lui en prenait cent. Quarante centavos, cela faisait vingt cents. Il revendait le panier à deux dollars et demi. Il y gagnait deux dollars trente cents par pièce, soit à peu près mille deux cents pour cent de profit.

« Je pense que je peux le faire à ce prix-là », dit-il.

Sur quoi le confiseur répondit :

« Mais à une condition. Il faut que vous nous livriez au moins dix mille de ces petits paniers. À moins, le jeu n'en vaudrait pas la chandelle, car la réclame que j'aurais à faire pour cette nouveauté ne se justifierait plus. Et sans réclame, je ne saurais en tirer ce prix-là.

— D'accord », opina l'expert en objets mexicains.

Il venait de gagner vingt-quatre mille dollars, revenu dont il n'avait à soustraire que le coût du voyage et du transport jusqu'à la première gare de chemin de fer.

Il partit aussitôt pour le Mexique et alla trouver son Indien.

« Je vous amène une fameuse affaire, dit-il. Pensez-vous pouvoir me fabriquer dix mille de ces petits paniers ? »

— Bien sûr. Autant que vous voudrez. Il me faudra pas mal de temps, évidemment. Il faut consacrer beaucoup d'attention au traitement des fibres, ça prend du temps. Mais je peux faire autant de paniers que vous en désirerez. »

L'Américain s'était attendu à voir l'Indien devenir fou de joie en apprenant la grosse affaire qu'il lui proposait, à peu près comme un marchand de voitures américain devant une commande de cinquante Dodge Brothers d'un coup. Mais l'Indien ne s'émut pas. Il n'interrompit même pas son travail. Il continua de tresser tranquillement le panier qu'il avait entre les mains.

On pouvait peut-être gagner cinq cents dollars de plus, ce qui couvrirait les frais du voyage, pensa l'Américain ; car pour un si gros contrat, le prix du petit panier à l'unité pourrait sûrement faire l'objet d'un rabais supplémentaire.

« Vous m'avez dit que vous pourriez me vendre le panier quarante centavos par pièce si je vous en commandais cent, avança-t-il.

— Oui, c'est bien ce que j'ai dit, confirma l'Indien. Ce que j'ai dit reste valable.

— Bien, poursuivit l'Américain, mais vous ne m'avez pas dit à combien vous me feriez le panier si je vous en commandais mille.

— Vous ne me l'avez pas demandé, *señor*.

— C'est vrai. Mais maintenant, j'aimerais savoir à combien vous me les feriez pièce si je vous en commande mille et si je vous en commande dix mille. »

L'Indien interrompit alors son travail, pour tâcher de calculer. Au bout d'un moment, il dit : « C'est trop, je ne peux pas calculer ça aussi vite. Il faut d'abord que j'y réfléchisse à tête reposée. Je vais dormir là-dessus et demain je vous dirai. »

L'Américain revint voir l'Indien le lendemain pour prendre connaissance de sa proposition.

« Avez-vous calculé le prix pour mille et pour dix mille paniers ?

— Oui, *señor*. Mais cela m'a coûté beaucoup de peine et de souci, pour être sûr, en calculant le plus justement possible, de ne pas vous tromper. Si j'avais à faire mille pièces, le prix serait de deux pesos pièce, et si j'avais à en faire dix mille, la pièce reviendrait à quatre pesos. »

L'Américain était persuadé d'avoir mal entendu. Il pensa que sa médiocre connaissance de l'espagnol lui jouait un mauvais tour. Pour conjurer l'erreur, il demanda :

« Deux pesos pièce pour mille et quatre pesos pour dix mille ? Vous m'avez pourtant bien dit que si j'en achetais cent, ce serait quarante centavos pièce ?

— C'est la vérité. Je vous en vendrais cent à quarante centavos pièce. »

L'Indien parlait calmement, car il avait pesé tous les aspects du problème et il n'y avait pas de raison de se disputer.

« *Señor*, vous allez vous-même comprendre que mille demandent beaucoup plus de travail que cent, et que dix mille encore beaucoup plus de travail que mille. Voilà à coup sûr qui est clair pour tout homme raisonnable. Pour mille paniers j'aurai besoin de beaucoup plus de sisal, il me faudra chercher beaucoup plus longtemps pour trouver les teintures et les faire en décoctions. Il ne s'agit pas de fibres quelconques. Ensuite, on doit les faire sécher avec soin. Et puis, si je dois faire tant de paniers, qu'advient-il de mon champ de maïs et de mes bêtes? De plus, pour en tresser autant, il me faudra demander l'aide de mes fils, de mes frères, de mes neveux et de mes oncles. Que deviendront alors leurs champs et leurs bêtes? Tout deviendra très cher. Je vous assure que j'ai pensé à vous être le plus agréable et le meilleur marché possible. Mais c'est là mon dernier mot, *señor, verdad, última palabra*, deux pesos pièce les mille et quatre pesos pièce les dix mille. »

L'Américain discuta et marchandait avec l'Indien la moitié du jour, essayant de lui faire comprendre qu'il s'agissait d'une erreur de calcul. Il se servit d'un épais bloc-notes tout neuf qu'il couvrit de chiffres feuille après feuille pour prouver à l'Indien combien il serait en mesure d'accroître sa fortune en faisant un prix de quarante centavos la pièce, et comment on comptabilise les frais, le prix de revient des matériaux et les salaires.

L'Indien observait les chiffres avec admiration, il lui semblait prodigieux que l'on pût aussi vite les aligner, les additionner, les diviser et les multiplier. Mais au fond, cela ne l'impressionnait guère, car il ne

savait lire ni chiffres ni lettres, et le seul bénéfice qu'il retira de la subtile conférence à haute signification économique de l'Américain fut d'apprendre qu'un homme est capable de parler pendant des heures pour ne rien dire.

Lorsque l'Américain crut avoir convaincu l'Indien de son erreur de calcul, il lui tapa sur l'épaule et demanda :

« Alors, mon cher ami, quel prix me faites-vous ?

— Deux pesos pièce pour mille et quatre pesos pièce pour dix mille. »

L'Indien s'accroupit de nouveau avant d'ajouter :

« Il faut maintenant que je me remette au travail ; excusez-moi, *señor*. »

L'Américain s'en retourna à New York furieux, et tout ce qu'il put dire au négociant en chocolat pour se libérer de son contrat fut :

« On ne peut pas traiter d'affaire avec les Mexicains, il n'y a rien à tirer de ces gens-là. »

C'est ainsi qu'il fut épargné à New York d'être submergé de milliers de ces petits chefs-d'œuvre si charmants. Et c'est ainsi qu'il fut possible d'éviter que ces merveilleux petits paniers, où un paysan indien avait, avec une habileté sans pareille, tissé le chant des oiseaux qui l'entouraient, les somptueuses couleurs des fleurs qu'il contemplait chaque jour dans la brousse, ainsi que les chansons inédites qui résonnaient dans son âme, finissent déchirés et chiffonnés dans les poubelles de Park Avenue, après avoir perdu toute valeur une fois croqués les chocolats.

ADMINISTRATION INDIENNE
ET DÉMOCRATIE DIRECTE

À l'occasion de la fête d'investiture, pendant que les cloches sonnent, on fait brûler des feux d'artifice. Il y a de la musique, les gens dansent dans un vacarme joyeux. Le nouveau chef élu est, devant le portail du *cabildo*, présenté par les délégués de sa tribu au chef sortant et à ses conseillers. Avec cette présentation est terminé l'examen des documents électoraux.

Le chef sortant fait un discours, rédigé sous forme de poésie, en langue indienne vraisemblablement très ancienne. Le nouveau chef y répond avec modestie et courtoisie. Son discours est également formulé en langue indienne et utilise des rimes qui ont très probablement été prévues pour ce genre de cérémonie il y a mille ans ou davantage.

Quand après de nombreux cérémoniaux le bâton lui est enfin remis, on apporte une chaise. Cette chaise est basse. Elle est faite d'un bois aux entrelacs multiples, ressemblant à du raphia. Le siège est percé à la dimension d'un postérieur d'homme.

Au milieu des rires, des joyeux quolibets et des plaisanteries grivoises des hommes qui assistent en foule à la cérémonie, le nouveau chef abaisse à demi son pantalon de coton blanc et pose son derrière dénudé sur l'ouverture de la chaise. Il tient dans sa dextre le bâton d'ébène à pommeau d'argent

représentatif de sa fonction et siège, plein de dignité, le visage tourné vers les hommes de la nation rassemblés devant lui.

Il est assis, sérieux, majestueux, comme s'il allait procéder solennellement à son premier acte officiel.

Les plaisanteries et les rires des hommes qui l'entourent se taisent un instant. On a l'impression que tous veulent écouter avec recueillement les premières paroles importantes de leur nouveau chef.

À ce moment arrivent trois hommes envoyés à cette fête par la tribu qui aura à élire le cacique l'année suivante. Ces hommes portent un pot de terre dont les flancs sont percés de nombreux événements. Le pot est empli de braises qui rougeoient avec vivacité, attisées par le moindre souffle d'air.

Dans un discours en langue indienne, dit en vers, l'un des hommes explique le but de l'acte qu'il va accomplir. Dès qu'il a terminé son discours, il place le pot plein de braises sous le postérieur dénudé du nouveau chef. Dans son discours, il a expliqué que ce feu placé sous le derrière du chef dignement assis sur son siège officiel doit lui rappeler qu'il n'y est pas installé pour s'y reposer, mais pour travailler pour le peuple. Il doit demeurer vif et zélé même lorsqu'il est installé officiellement. En outre, il ne doit pas oublier qui a glissé ce feu sous son séant, c'est-à-dire la tribu qui désignera le cacique de l'année à venir, et ceci pour lui mettre en mémoire qu'il ne doit pas se cramponner à sa place, mais la céder dès que son mandat sera écoulé, afin d'éviter un règne à vie ou une dictature qui serait néfaste au bien du peuple.

S'il venait jamais à s'accrocher à son poste, on lui mettrait sous les fesses un feu si grand et si long qu'il ne resterait rien de lui ni du siège.

Dès que le pot empli de braises ardentes a été glissé sous le siège, des maximes rimées sont dites par un homme de la tribu dont l' élu se retire, un homme de la tribu qui élira le *jefe* l'année suivante et un homme de la tribu dont est issu le cacique nouvellement investi.

Tant que la récitation des sentences n'est pas terminée, le nouveau chef ne doit pas se lever de son siège. La durée de l'épreuve dépendra de la popularité ou de l'impopularité de l' élu parmi ses frères de race. Les récitants pourront soit psalmodier les rimes lentement et précautionneusement, ou bien les dire avec toute la hâte permise sans trahir ouvertement leur intention. Lorsque l'homme qui doit parler à son tour a l'impression que ceux qui l'ont précédé ont été trop rapides, il a le droit de réparer le dommage très largement par une lenteur redoublée de son discours.

Le chef, quelles que soient ses sensations, ne doit manifester d'aucune manière, grimace ou geste, les effets de la chaleur sur sa personne. Bien au contraire, lorsque tous les aphorismes ont été récités, il ne se relève pas immédiatement, heureux d'en avoir terminé avec la séance de réchauffage; il reste au contraire assis un bon moment pour bien montrer qu'il n'a pas l'intention de fuir devant les peines que l'exercice de ses fonctions pourraient lui préparer. Assez souvent il se met même à plaisanter, ce qui

augmente la gaieté des hommes qui le regardent et attendent avec impatience qu'il laisse apparaître son inconfort pour pouvoir se moquer de lui. Mais plus les plaisanteries sont alertes, plus longtemps il reste assis et plus le respect et la confiance qu'il inspire grandissent.

Il cherche à reporter le ridicule sur les autres. Il dit à l'un :

« Alors, gringalet, tu n'as pas de poumons, comment veux-tu donner à ta femme les moyens de faire une bonne soupe si tu es trop faible pour souffler sur le feu sous mon cul pour que je me réchauffe un peu. Hé ! toi, Eliseo, viens ici gratter la glace qui se dépose sur mon derrière. »

Les braises sont à peu près éteintes. Le chef se lève lentement. La glace dont il parlait n'est cependant pas tout à fait inoffensive. La peau est couverte de grosses cloques et, en de nombreux endroits, de plaques noirâtres que l'on peut sentir de loin. Un ami s'approche de lui, lui enduit les fesses d'huile et lui applique un pansement de feuilles écrasées tandis qu'un autre lui offre de grands verres de tequila.

Pendant de longues semaines, le nouveau chef n'oubliera pas sur quoi il est assis. Pendant les premiers mois qui suivent son entrée en fonction, cela l'aide considérablement à gouverner selon les désirs exprimés par la nation au cours de son élection.

Dans presque tous les cas, il reste suffisamment de cicatrices sur cette partie cachée de son individu pour qu'il puisse prouver jusqu'à l'âge le plus avancé, grâce à un document inaltérable, qu'il a eu l'honneur

d'être élu une fois chef de sa nation, mais aussi pour le soustraire à la tentation de se faire élire à ce poste une seconde fois, ce qui serait contraire aux mœurs de son peuple.

On pourrait très sérieusement conseiller aux prolétaires de mettre en application cette méthode d'élection indienne éprouvée, en particulier à l'égard des fonctionnaires de leurs organisations syndicales et politiques. Pas seulement en Russie, où c'est le plus nécessaire, mais aussi dans tous les pays où Marx et Lénine sont les saints qu'on honore. Les prolétaires en lutte pourraient obtenir des résultats utiles avec bien plus de certitude en mettant chaque année sous les fesses de leurs dirigeants un feu bien attisé.

Aucun chef n'est irremplaçable. Et plus rapidement les nouveaux dirigeants se succèdent sur le siège ardent, plus vivant reste le mouvement.

Ne sois pas timoré, prolétaire. Et encore moins sentimental.

« L'artiste – qu'il soit sculpteur, peintre, acteur, poète ou musicien – est d'une telle importance pour l'existence des hommes, et si indispensable à l'être humain, qu'aucun peuple, aucun groupe humain ne peut vivre sans art et sans artiste.

On n'a, jusqu'à aujourd'hui, jamais trouvé nulle part de peuple qui soit sans art. Même le peuple le plus primitif voit naître un art et des artistes. Il y a des peuples sans religion; mais il n'existe pas de peuple sans art.

Dans la jungle qui borde le fleuve Usumacinta (Amérique centrale), l'auteur a rencontré une tribu indienne qui n'avait aucune forme de quelque religion que ce soit, si l'on excepte une très simple vénération du Soleil et de la Lune. Mais cette tribu possédait des artistes qui savaient exprimer, même si c'était d'une manière fort primitive, leurs sentiments et leur sensibilité à l'aide de matériaux bruts. Leurs poteries étaient magnifiquement peintes et prenaient des formes d'une remarquable fantaisie; leurs étoffes présentaient des motifs colorés de toutes sortes; des noyaux de fruit étaient sculptés en forme de personnages; ils savaient graver les bouts de bois avec un art consommé de la figuration; leurs pirogues, simplement taillées dans un tronc d'arbre, étaient décorées de pierres ou de coquillages incrustés, et ces ornements n'obéissaient qu'à leur exigence de beauté. D'autres objets étaient

ainsi marquetés de petits cailloux et de débris de coquillages colorés. On utilisait plumes d'oiseaux multicolores, ailes de papillons et élytres de scarabées resplendissants pour enjoliver objets d'usage courant ou parures et, de la sorte, attribuer aux choses de la vie quotidienne âme et personnalité.

L'embellissement, et donc l'animation – au sens de mettre de l'âme – des ustensiles quotidiens constituent un besoin de l'homme. Un besoin bien plus grand que la religion. C'est pour l'homme un besoin vital d'enrichir et d'enjoliver la vie, parce que c'est là le seul moyen d'échapper au prosaïsme du quotidien. La quotidienneté, en effet, étouffe l'homme, engourdit ses sensations, ses espoirs, ses idéaux, ses pensées, au point que toute vie perd sa valeur et que la phrase la plus désespérante exclame strictement : “Pourquoi vivre?”

Ce n'est pas la religion, mais bien l'artiste qui pose à l'homme cette question et lui répond par une si forte volonté de vivre et une capacité de création dont la puissance vient de tellement loin et le rend tellement égal à Dieu que cette question elle-même périt sur les lèvres de l'homme.

L'art dont nous avons besoin pour nous libérer mentalement, pour nous faire supporter le prosaïsme du quotidien, doit être d'une force telle que nous en serions touchés nous-mêmes. Il faut que nous puissions nous voir et nous sentir nous-mêmes dans l'œuvre qui est là, devant nous. Elle doit obligatoirement parler à nos sens, exprimer nos idées, et être l'expression de nos désirs avec tant de clarté que nous

sachions aussitôt que c'est de moi que l'on parle ; de moi au sein de l'univers ; de moi comme élément de l'humanité et comme élément du cosmos.

L'artiste n'a pas à être mon dieu, ni une autorité, ni une figure supraterrrestre qui me serait inaccessible et existerait cachée derrière les nuages hors de mon monde. L'artiste doit, dans son œuvre, me révéler qu'il est mon frère terrestre, qu'il est sujet à autant d'adversité que moi, plein de désirs comme moi, qu'il est porté par l'élan de se libérer des chaînes mentales comme moi et bourré de pulsions et de lacunes comme moi.

L'unique chose que je dois ressentir à son endroit, c'est de lui être reconnaissant de savoir exprimer avec pertinence, par la musique, la couleur, la pierre, la parole, la représentation, ce qui touche mon âme et ce que j'essaie d'exprimer depuis le premier éveil de ma conscience de n'importe quelle manière, sans y parvenir. Car nous sommes enchaînés dans notre esprit et nos désirs quand nous ne pouvons pas exprimer ce qui nous torture ou nous enthousiasme, et nous sommes d'une indigence amère quand nous n'avons parmi nous personne qui sache exprimer aisément à nos yeux ce qui agite sans répit notre âme.

Il n'y a que l'artiste pour nous rendre hommes et nous faire consciemment sentir que nous sommes hommes.

Une œuvre qui ne t'atteint pas, qui ne parle pas à tes sens, à ta pensée, à tes désirs, à ton âme, n'est pas ton œuvre d'art.

Il faut que tu puisses sentir que l'artiste a voulu te parler personnellement, qu'il a tenté de visiter ton âme, qu'il désire lui parler. Il faut que tu l'approches de si près que tu aies le sentiment, sans rien savoir de lui et de sa personne, qu'il a voulu te dire exactement ce que tu voulais depuis longtemps te dire toi-même, mais ce que tu ne pouvais pas dire parce que la puissance, la force, la capacité de l'expression te font défaut, alors qu'elles ont été données à ton frère humain.

Le grand art s'adresse à l'intelligence. Mais l'art le plus grand, le plus noble, le plus gratifiant est celui qui s'adresse à ton cœur et à ton âme.

Ce qui peut changer ta vie quotidienne terne et vide en jour de fête, ce qui sait te remuer au point où tu voudrais remercier de tout cœur l'artiste, à l'égal d'un dieu, parce que c'est pour toi, et apparemment pour toi seul qu'il a créé, c'est là ton art, qui t'appartient.

Il n'y a qu'un créateur dans le ciel et sur la terre, il n'y en a qu'un qui fait briller le soleil pour toi, même si tu devais être loin sous la terre, il n'y a qu'un miséricordieux pour nos soucis, et il n'y a qu'un rédempteur pour nous délivrer de toute notre détresse psychique : c'est l'artiste. L'artiste qui est ton frère, qui est de ta chair et de ton sang, de tes souffrances et de tes joies*.

* *Kunst der Indianer* [« l'art des Indiens »]. Manuscrit inédit, in *BT-Mitteilungen* n° 12, Zurich/Mexico, début décembre 1953 (voir reprint Klaus Guhl, Berlin, 1978, pp. 92-94).

LETTRE

À SOLIDARIDAD INTERNACIONAL ANTIFASCISTA

En 1938, la SIA (Solidaridad Internacional Antifascista) s'adresa à l'auteur du Vaisseau des morts dans l'espoir de le voir collaborer à la section allemande de la revue Timón qui s'éditait à Barcelone. Sa réponse, chaleureuse mais par trop optimiste, parut le 22 mai 1938 dans le quotidien anarcho-syndicaliste Solidaridad Obrera. On y lit ceci :

« *Salud!*

Je vous salue ainsi que tous les ouvriers, les ouvrières, les paysans et soldats républicains, vous tous qui combattez héroïquement en Espagne contre la Bête fasciste. Je salue les grands hommes et femmes que l'Espagne a suscités dans ces temps de lutte et dont la vie écrit dans l'ombre une nouvelle histoire de l'humanité. [...]

Si l'on m'offrait un voyage en Allemagne, tous frais payés et reçu dans le luxe, en garantissant ma sécurité et avec un beau paquet de dollars, soyez assurés que je refuserais l'offre. Tant j'ai peu d'envie de voir le pays dans l'état d'esclavage où il se trouve aujourd'hui réduit; et j'en dis autant à l'égard de l'"Empire" italien. Un "Empire" qui s'en va par morceaux.

Si en revanche le gouvernement espagnol (l'Espagne n'a qu'un gouvernement) m'honorait d'un passeport et prenait mes frais en charge, j'accepterais

avec grand plaisir, tant j'aimerais connaître et voir ce pays dans sa glorieuse lutte. Mais non, camarades, je n'irais pas. Je prendrais l'argent pour acheter ici de la ouate, du lait condensé, du café et des cigarettes et vous les envoyer aussitôt. Car tout comme je sais que j'aimerais visiter l'Espagne, je sais aussi que vous avez besoin de ces choses, pour gagner plus rapidement la guerre, alors que ma présence n'est pas nécessaire, ni pour gagner la guerre, ni pour vous abreuver de bons conseils. Vous savez très bien ce dont vous avez besoin et ce que vous voulez. Vous n'avez pas besoin d'écrivains, même issus des rangs des travailleurs révolutionnaires, pour vous dire comment améliorer votre situation.

Vous avez eu trop de donneurs de conseils, plus que vous n'en nécessitez. Si, au lieu des millions de mots qu'ils vous ont envoyés, pour chaque million vous aviez eu un avion trimoteur et pour chaque centaine une mitrailleuse avec suffisamment de munitions, vous auriez déjà gagné la guerre depuis un an. Camarades, tout mot inutile est une cartouche perdue pour vous.

J'aimerais bien vous aider d'une manière ou d'une autre. Quoique mes œuvres soient traduites en dix-sept langues, je n'ai ni maison ni argent et je ne possède qu'un minimum de vêtements indispensables. Si je vous parle de ma situation personnelle, c'est uniquement parce que je regrette infiniment de ne pouvoir vous aider comme le fait le pape vis-à-vis du Pancho de Salamanque [le général Franco], qui en bave d'admiration.

J'ai pourtant quelque chose que je mets avec joie à votre disposition. J'ai ma bibliothèque. Elle n'est ni grande ni luxueuse. Mais à quoi me servirait-elle si elle peut être utile aux camarades espagnols en guerre? Il y a dans cette bibliothèque des revues en anglais et en espagnol. Si mes livres et brochures vous intéressent, écrivez-moi et je vous les enverrai. Je me charge des frais d'envoi. Communiquez-moi l'adresse.

Revue et livres sont utiles pour les hôpitaux, les tranchées, les camps et les écoles où l'on forme de nouveaux officiers.

Tout ce que je possède est à vous. Je n'ai pas besoin de vous dire que je souhaite votre victoire de tout cœur, car je sais que les ouvriers, les paysans et les soldats républicains remporteront la victoire définitive, même si les envahisseurs allemands et italiens envoient encore cinquante mille malheureux esclaves promis à l'abattoir, afin de récupérer les millions de marks et de lires qu'ils ont déjà perdus dans la péninsule.

Vous gagnerez, je pense, avant décembre. Mais votre lutte peut aussi durer plus longtemps. Un an, deux ans. Qui sait? Ce n'est pas ce qui importe : aussi longue qu'elle soit à venir, la victoire sera vôtre.

Vous vaincrez davantage par vos idées de raison et de progrès que par vos armes. La République de 1931 n'était que du papier, elle ne pouvait donc pas survivre. En revanche, la république née pendant cette guerre sera une république issue du sang du peuple, de souffrances indicibles, de victimes surhumaines,

édifiée sur un héroïsme qui n'a pas son pareil dans l'histoire de l'humanité.

C'est pour ces raisons que la république qui prendra la suite de ce combat sera durable, car ses fondations seront si solides qu'elle ne pourra plus être l'objet d'agression de la part des ennemis du progrès, de la civilisation et de l'humanité.

Voilà ce que je voulais vous dire, camarades espagnols, en vous remerciant de vos égards.

Salud! »

QUELQUES CITATIONS...

« Mais je vous le dis, des morts vivent, plus vivants que les vivants, et des vivants habitent parmi vous qui sont déjà morts, depuis leur premier jour d'école, et cela même s'ils vous disent : nous vivons car nous avons le pouvoir. »

Ret Marut, 1915.

« Ma patrie est où je suis, où personne ne me dérange, où personne ne me demande qui je suis, d'où je viens et ce que je fais. »

B. Traven, *Le Vaisseau des morts*, 1926.

« Je veux, pour ma part, contribuer à ce que disparaissent les autorités et le respect de l'autorité, que tout homme conforte en lui-même sa conscience d'être tout aussi important et indispensable à l'humanité que n'importe quel autre, quoi qu'il fasse et quoi qu'il ait fait. »

B. Traven, *Die Weltbühne*, 1929.

« Malgré ses troubles et ses défauts, ses déceptions, ses souffrances, ses problèmes, ses événements fâcheux et ses averses de grêle ponctuelles, ce monde reste néanmoins trop beau pour qu'on l'abandonne,

même si l'on est malade, fatigué de la vie ou proche d'une fin sans espoir. Tenez bon. Poursuivez la lutte, ne laissez pas tomber. Crachez au visage de la mort et tournez-lui le dos. Le soleil est toujours dans le ciel, entouré d'étoiles. »

Dernier écrit de B. Traven, le 4 mars 1969,
quelques jours avant sa mort.

POSTFACE

L'homme qui a tant fait couler d'encre dans les dernières décennies de sa vie est mort le 26 mars 1969 dans la ville de Mexico à des âges différents, non sans avoir épuisé plusieurs identités dont aucune ne paraît être la vraie.

Le succès des romans de Traven, qui se propagea avant guerre d'Allemagne en Europe centrale et en Scandinavie, ainsi que dans les pays de langue anglaise, et ne se démentit plus à la suite de leur traduction espagnole au Mexique dès les années 1940, a déclenché une « chasse » à un individu qui ne se laissait pas photographier, alors même qu'il se faisait passer pour son propre agent littéraire auprès des journalistes et autres détectives.

Depuis Shakespeare, Sade et Lautréamont, les écrivains sans visage exercent un pouvoir de fascination presque incoercible. Dans le cas de Marut/Traven, cette absence a d'abord engendré une multiplicité de portraits imaginaires.

La seule chose prouvée est que B. Traven ne fait qu'un avec Ret Marut, pseudonyme sous lequel, « de 1907 à 1915, il fut acteur à Berlin, puis en Thuringe, en Saxe, fit partie d'une troupe itinérante en Prusse, devint régisseur à Düsseldorf et commença à fourbir ses premières armes de publiciste* ».

* Théodore Zweifel, « Un anonyme célèbre », in B. Traven, *Dans l'État le plus libre du monde*, L'Insomniaque, Montreuil, 2013.

On le retrouve en novembre 1915 à Munich, où il déclare être américain, étudiant en philosophie. Sa compagne Irene Mermet, ancienne élève de l'École d'art dramatique de Düsseldorf, est aussi sa collaboratrice : les éditions munichoises Mermet publient l'année suivante un récit antimilitariste *An das Fraülein von S...* de Richard Maurhut, transparente transposition.

Mais l'acteur Marut est décidé à monter sur les planches du théâtre mondial de l'absurde et du carnage : le 1^{er} septembre 1917 paraît la première livraison d'une revue qui affecte la forme et la couleur d'une brique intitulée *Der Ziegelbrenner* [*Le Fondateur de briques*]. « Responsable de la publication, de la rédaction et du contenu : Ret Marut, Munich. Édition : *Der Ziegelbrenner*, Munich 23. » La publication défie la censure de guerre en étalant son pacifisme et ne craint pas de prôner ouvertement un anarchisme inspiré de Shelley, de Stirner et de Nietzsche, fustigeant l'hypocrisie bourgeoise régnante et criant gare aux duperies du journalisme et de l'édition.

Mais après la chute de l'empire des tsars, c'est au tour des empires centraux de s'écrouler, suivis de la Sublime Porte. Dès le 7 novembre 1918, la dynastie des Wittelsbach est chassée pour proclamer la république en Bavière. Au cours des six mois d'effervescence sociale qui suivent, Marut multiplie tracts et conférences en faveur de la révolution mondiale. Spartakistes et dadaïstes s'enflamment à Berlin. Munich explose en avril en République des conseils. Durant son éphémère existence, Ret Marut y assume

la direction du Département de la presse au Conseil central et participe au Comité de propagande du gouvernement des Conseils. Le social-démocrate Noske, boucher du soulèvement ouvrier de Berlin en janvier 1919 et assassin de Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht, dépêche alors une armée de corps francs pour abattre Munich, où les révolutionnaires sont écrasés le 1^{er} Mai. Arrêté aux plus sombres heures de la répression, le « Ziegelbrenner », comme aimait à signer Marut, échappe de justesse à l'exécution sommaire. Cinq années d'errance commencent.

Jusqu'en décembre 1921, les fugitifs, irréductibles, feront encore paraître quatre « briques ». Ils ont noué des contacts à Cologne où ils fréquentent le couple d'écrivains Carl Oskar et Käthe Jatho, et les artistes groupés autour du peintre Franz W. Seiwert, qui les aideront à fuir la réaction social-démocrate (Marut est recherché pour crime de haute trahison). Dans la maison où Traven est décédé, à Mexico, Recknagel a pu voir un bric-à-brac de souvenirs de leurs vagabondages à l'époque, parmi lesquels des tickets de tramway de Cologne, une carte permettant de retirer du courrier en poste restante au bureau central de la ville et les billets de train de leur fuite du 11 juillet 1923, de Trèves au Luxembourg.

En définitive, après Amsterdam et un séjour dans les geôles de Brixton, le proscrit réussira à débarquer, dans des conditions ignorées, sur les côtes du Mexique au cours de l'été 1924. La vie qu'il va mener sous le nom de Torsvan, ingénieur américain, pour être moins mystérieuse, n'en reste

pas moins secrète, d'abord à Tampico, puis près d'Acapulco. En mai 1926, il prend part en tant que photographe à l'expédition de l'archéologue Juan Enrique Palacios au Chiapas, qu'il quitte un mois plus tard à San Cristobal de Las Casas pour s'enfoncer seul dans la jungle. Il en ramène un livre remarquable et précurseur, *Land des Frühlings* (Büchergilde Gutenberg, 1928).

Traven écrit, il est publié en Allemagne – en feuilleton dans *Vorwärts*, chez Buchmeister-Verlag à Leipzig et à la Büchergilde Gutenberg à Berlin – puis, après l'accès des nazis au pouvoir, à Zurich, Vienne et Prague où la Guilde s'est réfugiée. Il se documente par de fréquents voyages en territoire indien, qui alternent avec des cours de langues, des études de littérature latino-américaine et de civilisation mexicaine qu'il suit passionnément à l'université d'été de Mexico.

À partir de 1944, Traven adopte le nom de Hal Croves, sous lequel il se fait passer d'ordinaire pour son propre mandataire. Cet apatride sans identité obtient finalement la nationalité mexicaine en 1951. Et comme dans les mauvais romans, il se marie en 1957 au Texas avec Rosa Elena Luján, sa collaboratrice et traductrice, à qui il a confié la gestion de ses droits.

Malgré le succès croissant de son œuvre, un article paru dans *Estudios sociales* (« La tercera guerra mundial », Mexico, novembre-décembre 1945) permet de constater que ses préoccupations n'ont pas changé : « Quelques personnes, assez peu, se souviennent encore qu'en 1917-1918, on entendait résonner le

slogan “Plus jamais la guerre” cent fois plus fort qu’aujourd’hui et que son impact fut deux cents fois plus tonique. La Première Guerre mondiale fut appelée “la der des ders” qui devait en finir avec la guerre; jamais la Deuxième Guerre mondiale n’a été désignée ainsi, et cela est déjà à soi seul un symptôme inquiétant. »

Il faut considérer le romancier de *Die Brücke im Dschungel* (1927) et de *Der Banditendoktor* (1930) comme un aventurier écrivain qui a passé la majeure partie de sa vie à *égarer les soupçons* – pour mieux enfoncer les preuves de son humanité comme autant de clous dans les têtes molles du siècle. Et qu’ajouter encore à une vie si pleinement accomplie, vouée à conserver sous tous ses aspects ce « sens de l’humain » invoqué dans sa jeunesse? Le véritable trésor de la Sierra Madre réside dans la loyauté et la solidarité de cet honnête homme fidèle à ses idéaux de liberté absolue; d’où le poids de son témoignage en faveur des peuples indiens, oubliés ou rejetés, d’Amérique centrale, qui prolonge la quête prolétarienne dont il a vécu l’agonie en Europe. Le symbole le plus limpide en demeure la dispersion de ses cendres au-dessus du río Jataté, dans la jungle chiapanèque*.

* Les lecteurs désireux de découvrir l’œuvre de Traven en français ne manqueront pas de lire prioritairement *La Révolte des pendus*, *Le Trésor de la Sierra Madre*, *Le Vaisseau des morts* et *L’Armée des pauvres*. Ceux soucieux de suivre la trace du célèbre anonyme se reporteront avec profit à la biographie de Rolf Recknagel, *B. Traven, romancier et révolutionnaire* (*B. Traven, Beiträge zur Biografie*), traduite par Adèle Zwicker, éditée par L’Insomniaque en 2009, reprise en poche par Libertalia en 2018 [NDE].

SOMMAIRE

<i>Avertissement</i>	7
LE GROS CAPITALISTE [<i>DER GROßINDUSTRIELLE</i>]	9
ADMINISTRATION INDIENNE ET DÉMOCRATIE DIRECTE	19
« L'ART DES INDIENS »	25
LETTRE À SOLIDARIDAD INTERNACIONAL ANTIFASCISTA	29
<i>Quelques citations</i>	33
<i>Postface</i>	35

B. TRAVEN
Le Gros Capitaliste

*Édition préparée
par Adèle ZWICKER,
Charlotte DUGRAND,
Bruno BARTKOWIAK,
et Nicolas NORRITO*

*Graphisme et maquette
par www.brunobartkowiak.com*

*Éditions LIBERTALIA
21 ter, rue Voltaire, 75011 Paris
www.editionslibertalia.com
Indicatif éditeur : 978-2-9528292*

Diffusion et distribution
HARMONIA MUNDI *livre*

*Reproduit et achevé d'imprimer
par l'imprimerie La Source d'or le 22 décembre 2017
Premier tirage : 4 000 exemplaires
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2018
Imprimé en France*

